

il y en avait toujours beaucoup qui étaient incapables de s'en aller, et qui, dans le dernier degré de l'avilissement et de l'abrutissement, le visage en sang, défigurés, dépenaillés, restaient là, apostrophant les passants, et épuisant contre eux les richesses de leur sottisier. Quelques-uns n'étaient plus que des infirmes réclamés par les hôpitaux et par les emplâtres. Parfois un vieillard, à face rubiconde, à ventre de Silène, continuait ses libations au milieu d'un cercle de curieux, buvait à même le seau, et enfin, pareil à ces ilotes de Lacédémone qu'on enivrait pour dégôûter de la débauche les jeunes Spartiates, il tombait à terre, se vautrait dans la fange comme un pourceau, et s'endormait profondément pour cuver son vin jusqu'au lendemain.

Tout cela était souverainement hideux et souverainement indécent. Un dernier reproche d'ailleurs pouvait être adressé à ces distributions, c'est qu'il y régnait quelque chose d'économe, de mesquin, un air de parcimonie, de lésinerie, qui faisait souffrir l'amour-propre. J'avoue mon faible, j'aime la magnificence, même dans le mal. Je conçois à la rigueur cet empereur chinois dont parlent les anciennes traditions, qui faisait creuser un lac, et qui le remplissait de vin comme une coupe, pour y donner des fêtes licencieuses. A la bonne heure,

voilà qui est grandiose et d'une extravagance sublime. Mais, agir en ces occasions petitement et avec épargne, se montrer chiche et exigü dans sa munificence, trouver des tonneaux avec une vrille, pour avoir l'air d'ouvrir des fontaines qui coulent toujours; prétendre étancher cette soif populaire, dont personne ne connaît encore la limite, avec un filet, une faible stillation de vin, calculer minutieusement combien de temps, montre en main, chaque futaille pourra mettre à se vider, ce n'est vraiment pas la peine.

Enfin, grâce au ciel et à M. de Belleyme, je crois, les distributions de vin et de comestibles aux Champs-Élysées ont cessé. Autre réforme dont il faut tenir compte: on ne voit plus dans les fêtes publiques de gendarmes le sabre nu; c'est bien assez d'eux-mêmes, n'est-ce pas? Il y a quelques années, dès que le gouvernement vous conviait quelque part pour vous réjouir, il ne manquait jamais d'y poster, pour vous recevoir, une nombreuse maréchaussée, le sabre hors du fourreau, prête à charpenter les gens, comme si on eût attendu l'ennemi. Au milieu des joies d'une fête, c'était un singulier objet que ces grandes diables de lames qui remuaient, gesticulaient, menaçaient, et reluisaient au soleil comme je les ai vues quelquefois reluire en

place de Grève, les jours d'exécution, tout au pied de l'échafaud.

Il n'y a donc plus aujourd'hui ni sabres, ni vin gratis. Ce qui reste est véritablement le beau côté des fêtes publiques. C'est le carré Marigny d'abord, l'éternel carré Marigny, avec ses théâtres, ses danseurs de corde, ses orchestres, ses mâts de cocagne.

Qui ne connaît le carré Marigny ? Lequel de nous autres, flâneurs de la grande ville, n'est allé plus d'une fois promener son désœuvrement dans ce vaste emplacement, rendez-vous immémorial des joueurs de paume, des joueurs de ballon, des joueurs de boule, et des joueurs de quilles ?

Aussi suis-je vraiment peiné, en songeant que les jours de fêtes publiques, tous ces estimables citoyens sont troublés dans leurs habitudes et dans leurs jouissances les plus chères. Plus de ballon, plus de paume, plus de boules, plus de quilles. Des symphonies se font entendre en différents endroits ; des ménétriers stipendiés jettent du haut de leur estrade de petits paquets de chansons imprimées ; et une pluie de couplets à la louange du souverain qui règne dans le moment et qui donne de si belles fêtes à son peuple, tombe sur la tête des assistants, et tous

ces petits chiffons blancs voltigent çà et là comme des flocons de neige. Cependant, par un soleil ardent, au son du violon qui se perd dans les airs et dans la rumeur de la foule, les quadrilles se forment, les contredanses vont leur train. C'est tout profit pour les habitués des bastringués ; car ici le cavalier même ne paie rien. Approchez, vous vous amuserez : il y a toujours dans ces occasions quelque lourdaud qui sert de bouffon à la compagnie, et qui égaie le bal par ses gentillesses.

Tandis qu'on danse sur la terre, d'autres dansent sur la corde. La troupe des acrobates de madame Saqui fait ses exercices en plein air. Des demoiselles, qu'on est accoutumé à ne voir qu'à la lueur des chandelles, paraissent au grand jour avec leur rouge, leur peau jaune et leur clinquant fané. Paillasse leur frotte la plante des pieds avec de la craie ; elles empoignent le balancier, et les voilà avançant à petits pas sur le câble élastique, sautant, *zéphirisant*, se laissant tomber et rebondir comme un volant sur une raquette, tandis que Paillasse tend au-dessous son petit chapeau pointu pour les y recevoir en cas de chute.

Vous figurez-vous ce que doit être la position d'une jeune fille, en jaquette excessivement courte, ainsi suspendue à trente pieds au-dessus

du sol, danseuse aérienne voltigeant comme un oiseau sur un lac de têtes humaines, ayant autour d'elle deux ou trois mille paires d'yeux qui la regardent de bas en haut, et obligée cependant de prendre toutes les attitudes, de s'accroupir, de se redresser, d'élever la jambe... Il est vrai que ces bayadères ont des caleçons; mais malgré cela il est bien besoin, je crois, qu'une jeune fille soit habituée à cela, dès l'enfance, pour se soumettre sans rougir à cette prostitution de regards.

Quand des funambules de toutes les tailles ont paru sur la corde, depuis le tout petit enfant qui peut à peine marcher, jusqu'à Paillasse qui est le plus malin de tous et qui danse toujours sans balancier, on détend la corde, on couche les chevalets, et chacun, toujours par rang de taille, s'élançe, presse du pied le tremplin élastique et fait le saut périlleux. Paillasse plus fort que les autres, le fait à travers plusieurs cerceaux tendus de papier, qu'il crève, tout en accomplissant sa culbute.

Faisons maintenant un demi-tour. Nous voici en face d'un théâtre où, depuis ce matin, on a déjà représenté vingt fois la même pantomime. C'est sur ce théâtre que j'ai vu représenter tous les exploits de la restauration. J'y ai vu une armée française de dix vétérans, envahir un

royaume d'Espagne de dix pieds carrés, et prendre d'assaut un Trocadéro de carton; j'y ai vu la bataille de Navarin livrée entre deux batelets, et une population grecque de quatre hommes, trois femmes et deux enfants, remercier, en levant les mains au ciel, l'armée libératrice, toujours composée des dix vétérans d'usage; j'y ai vu, enfin, une flotte d'un seul vaisseau, canonner une ville d'une seule maison qui figurait Alger, et les éternels vétérans opérer avec bonheur leur descente, malgré quatre à cinq Bédouins, qui, ce jour-là, furent tués au moins soixante fois chacun.

Une chose beaucoup plus dramatique que tous ces drames-là, c'est un mât de cocagne; nous en avons quatre autour de nous. Ils ont environ dix-huit pouces de diamètre à leur base; ils sont bien polis comme de raison, et de plus, chaque fois qu'on en fait usage, on les enduit, de pied en cap, d'une épaisse couche de savon noir, de saindoux, de suif, de vieux oing, de cambouis; tout ce qu'on peut imaginer de plus gras et de plus sale. C'est engageant comme vous voyez. Mais n'en est-il pas souvent de même du chemin qui conduit aux grandeurs, et si l'on espère atteindre au sommet, regarde-t-on à quelques souillures qu'il faut contracter sur la route?

Les mâts bien graissés, on les dresse. Ils sont pavoisés; la banderole, représentant le premier

prix, flotte à l'extrémité; mais la couronne est encore en bas. La couronne, il faut vous dire, est un cerceau couvert de feuillage, auquel on attache les prix : ces prix sont de l'argenterie, deux couverts, une timbale, une méchante patraque; puis, quand tout cela est solidement attaché, on hisse la couronne au moyen d'une poulie et d'une corde passée dans une rainure intérieure. Ces pièces d'argenterie, qui brillent au soleil, servent à appâter les amateurs; on les convoite de l'œil.

Au pied du mât est une espèce de fossé, de circonvallation, où l'on place des gendarmes, afin que tout se passe avec ordre. C'est de ce fossé entouré d'une barrière que vous voyez sortir successivement les compétiteurs. Ce n'est pas le peuple ordinaire, non; ce n'est pas l'ouvrier que vous et moi sommes habitués à rencontrer. Ce sont des figures qu'on ne voit que ce jour-là; ce sont je ne sais quelles physionomies patibulaires, antisociales, de vraies tournures de bandits, de ces gens de police correctionnelle, ou de ceux qui se placent juste devant la guillotine, quand on coupe une tête, populace auprès de laquelle les chiffonniers et les décrotteurs pourraient passer pour de la haute aristocratie. On est à moitié heureux quand on voit ces espèces de sauvages s'exposer aux regards de la foule dans un état de nudité presque

complète, retroussant leurs pantalons jusqu'au haut des cuisses, noirs, sales, cyniques.

Les premiers qui tentent l'ascension n'espèrent rien, comme bien vous pensez: c'est seulement pour mettre la chose en train, pour préparer et nettoyer la voie. Ils essuient la graisse avec leur corps, ils la râclent avec leurs mains, et la jettent à terre par poignées. En toute chose, les premiers pas sont les plus difficiles, quoique les moins glorieux. Ce n'est presque jamais celui qui commence une entreprise qui en recueille les fruits; il n'en a que les désagréments. Le mât est bien plus gros vers sa base que dans sa partie supérieure; et par conséquent, on éprouve bien plus de difficulté pour l'embrasser et pour y grimper; mais, n'importe, tous ces premiers efforts, quel que puisse être leur mérite, demeurent obscurs et inconnus. Le public n'y prend pas d'intérêt.

Mais peu à peu on arrive un peu plus haut. Les experts s'en mêlent; les héros de la partie, ceux qui ont une renommée déjà ancienne en ce genre, dont on se rappelle les prouesses et qui sont habitués depuis longues années à remporter les prix, comme les célèbres athlètes de l'antiquité, ceux-là n'usent pas leurs forces du premier coup; ils se ménagent, ils montent tout doucement, mais ils vont plus loin que les autres; ils ne s'épuisent pas, ne se dépitent pas,

et ont soin de se reposer de temps en temps. Tous (c'est une chose tolérée) portent suspendus à leur ceinture de petits sacs pleins de cendre pour en saupoudrer la graisse, afin de la rendre moins glissante.

Néanmoins, pendant long-temps encore, on ne fait que de vaines tentatives; arrivés à une certaine hauteur, les concurrents dégringolent rapidement. Il semble qu'il y ait là un point fatal qu'on ne peut franchir, et que ce point soit la mesure des forces humaines. Il y a même certains patauds qui ne peuvent arriver à moitié chemin de ce point, et qui, à peine au-dessus de la foule, retombent lourdement au milieu de la risée universelle. Ne semble-t-il pas voir un de ces ambitieux sans titre, de ces postulants rebutés, qui ne parviennent à se mettre en vue un moment que pour se replonger l'instant d'après dans leur obscurité naturelle, couverts de fange, de ridicule et de huées?

Enfin, le charme est détruit: un vigoureux gaillard a dépassé le point où l'on s'est arrêté jusqu'ici. Désormais tout le monde le dépassera. Les hommes sont ainsi; il ne leur faut que l'exemple, dès qu'il est prouvé qu'une chose est possible, elle n'est plus difficile pour personne. Notre homme, cependant, monte toujours; il a fourni une belle carrière, mais il est las, il se ralentit. On l'encourage, il n'a plus que quel-

ques pieds à franchir; abandonnera-t-il une si belle chance? Il fait effort, mais il ne gagne plus rien; il ne perd rien non plus toutefois, il s'arrête, se repose. On entend de tous côtés retentir les cris: Il arrivera! il n'arrivera pas! pauvre Tantale, va!

Au bout de trois minutes d'un repos, qui lui-même est une fatigue, il recommence à vouloir monter, mais c'est en vain, il s'épuise, et n'avance pas. Il commence même à reculer, on dirait: oui, il a glissé de quelques pouces. Il s'obstine, se roidit, se cramponne, il parvient à regagner ce qu'il a perdu. (Applaudissements.) Mais cet effort surnaturel l'a achevé. Quoi! être arrivé jusque-là, et ne pas pouvoir franchir le petit intervalle qui reste! cruelle position! supplice inexprimable! Tout à coup un murmure, moitié de raillerie, moitié de compassion, se fait entendre, et le pauvre diable redescend le long du mât bien plus vite qu'il n'était monté. Cela s'appelle ne point obtenir la récompense de son travail. Tel un courtisan, qui depuis sa tendre jeunesse a lorgné la place de premier ministre, qui s'est donné bien du mal pour atteindre ce but de tous ses vœux, qui a monté de degré en degré l'échelle des dignités, qui touche au faite, qui croit avoir franchi les derniers obstacles, tout à coup perd l'équilibre,

trébuche, tombe du ciel dans la boue, et réjouit du spectacle de sa chute tous les envieux de sa fortune. Oh! quel symbole qu'un mât de cocagne! Quel sujet inépuisable de réflexions morales! Que de hautes leçons, que d'affabulations sublimes, dans ce spectacle qui paraît si vide à ceux qui ne savent pas le comprendre! Oh si nous avions là un philosophe, quelles belles choses il nous dirait sur la vanité des espérances humaines, sur les désappointements de l'ambition, sur la difficulté de parvenir, sur le sentier glissant de la fortune et des grandeurs!

Mais l'exemple du misérable tombé de si haut, a prouvé qu'on pouvait aller jusque-là; d'autres, moins méritants, auront plus de bonheur.

En voici un qui monte, un autre le suit, un troisième vient après, puis un quatrième, puis un cinquième. Voyez l'industrie, ils se servent de marchepied les uns aux autres. Le premier met ses pieds sur les épaules du second, le second sur celles du troisième, ainsi de suite. Quand le chef de file s'est bien reposé, il se remet en route. Arrivera-t-il? oui. C'est Améric Vespuce dérobant à Colomb le prix de ses fatigues. Il étend le bras: il n'est pas encore assez près. Il monte davantage, il étend le bras de nouveau. Cette fois, c'est bien: il saisit la couronne, monte enfin au sommet du mât, il arra-

che la banderole qui est le premier prix. Perché là-haut, il promène sur la foule un regard orgueilleux et redescend avec son trophée. C'en est fait, le mât est essuyé dans toute sa longueur; les pendeloques d'argent sont enlevées tour à tour, car chacun ne doit prendre qu'un seul objet. Ce n'a pas été sans peine toujours qu'ils sont parvenus à leurs fins. Les quatre mâts n'ont pas été dépouillés en même temps. Toutefois, il est, je crois, inouï qu'il en soit jamais resté un seul inexpugnable.

Cependant le soleil a disparu derrière les arbres. On va dîner, puis on revient pour le feu d'artifice.

Les illuminations commencent. Les marchands, brevetés du gouvernement, imposent au-dessus de leur porte des drapeaux et des transparents avec de belles devises. Partout des ifs chargés de lampions, des guirlandes de verres de couleur, et, dans le lointain, le Panthéon avec ses rubans de feu et sa coupole qui monte dans le ciel.

La foule est toujours la même dans les Champs-Élysées, malgré les gens ivres-morts qu'on trouve sous ses pieds, et le suif qui vous tombe sur la tête. Le feu d'artifice se tire de bonne heure: c'est sur la place Louis XV. Tous les environs, les quais, la rue Royale, la terrasse des Tuileries, sont encombrés d'une foule épaisse.

Les Parisiens ne sont jamais rassasiés de feux d'artifice. Quoique ce soit toujours la même chose, ceux qui en ont déjà vu cinquante n'en voudraient pas manquer un seul pour tout l'or du monde. On attend des heures sur ses jambes, pour acheter un insipide plaisir de quelques minutes. Et Dieu sait tous les mouchoirs, toutes les tabatières, toutes les montres, toutes les bourses qui se volent dans l'intervalle. Ce n'est pas tout : il y a un autre désagrément qui attend les femmes dans les cohues de cette espèce. Certains enragés ne s'y fourrent que pour se permettre d'étranges privautés. A la faveur de la presse et de l'obscurité, il se commet bien des péchés, bien des attouchements illicites qui eussent été dignes d'exercer le génie subtil du père Sanchez. — Qu'est-ce que c'est donc que ce manant, ce butor, ce goujat-là? — A qui en avez-vous, madame? — Vous êtes un malhonnête, je vous prie de me laisser. — Voilà ce qu'on ne manque jamais d'entendre autour de soi.

Mais tout à coup le signal est donné. Le sieur Ruggieri, artificier de la ville, fait mettre le feu à ses chefs-d'œuvre de pyrotechnie. Les pots à feu entrent en exercice. Bombes, étoiles, chandelles romaines, fusées volantes, serpenteaux, soleils, gerbes, feux de Bengale, rien n'y manque. Des échafaudages, qui ont l'air de grands

squelettes, s'illuminent et vomissent des flammes. Des cascades de soufre et de salpêtre croisent en sifflant leurs écumes d'étincelles. Et puis arrivent les accidents, sans lesquels il n'y a point de fête complète. Les baguettes des fusées, en retombant perpendiculairement d'une hauteur de trois cents pieds, percent les chapeaux et les têtes; et pour surcroît de bonheur, vingt mortiers éclatent à la fois. Une bataille n'est pas plus meurtrière; et c'est désagréable au moins, savez-vous, pour un homme qui était venu chercher le plaisir, d'être obligé de chercher son bras ou sa jambe.

La peur commence à gagner de proche en proche, on s'ébranle, on se prépare à la fuite, lorsque soudain une effrayante clarté rougit l'atmosphère : c'est le bouquet d'après lequel on juge tout le reste et qui va décider ce qu'on doit penser de la journée, parce que la dernière impression est toujours celle qui nous domine le plus. C'est comme un vaste faisceau d'éclairs et de foudres dont le lien se brise et qui se disperse au loin dans l'espace; des centaines de fusées, dans leurs flancs des millions de serpenteaux, s'élancent à la fois comme des dragons flamboyants avec des sifflements épouvantables; elles courent, elles montent les unes par dessus les autres, elles sillonnent les airs, elles envahissent le ciel; on les voit au-dessus de

sa tête; les voilà qui vont retomber. Oh, alors, c'est une terreur, une confusion, une déroute qu'on ne peut peindre; on se pousse; on s'écrase; toutes les issues sont trop étroites. Pendant ce temps, les pétarades retentissent; une pluie de feu tombe de tous côtés. Enfin, les trois bombes finales s'élèvent majestueusement, éclatent, s'épanouissent en blanches étoiles, et tout rentre dans l'obscurité.

Aussitôt toute cette foule se remet en marche, devisant sur les plaisirs du jour. Des colonnes immenses regagnent les faubourgs éloignés; on entend comme le bruit des pas d'une innombrable armée. Les papas discutent, tout en traînant de moitié avec leurs femmes les petits enfants endormis. Les uns, il y a des gens de cette espèce, optimistes et admiromanes, décidés à trouver tout superbe, et ayant la manie d'être satisfaits, défendent la fête comme les vrais citoyens de la ville de Paris, et comme une chose qui intéresse leur amour-propre personnel; d'autres, au contraire, naturellement opposants et frondeurs, ne cachent pas qu'ils sont mécontents et dénigrent tout ce dont on les a régalez. Le bouquet était maigre; ça ne vaut pas les feux d'artifice du temps de l'empereur; c'est ça qui était beau! celui du mariage; celui de la naissance du roi de Rome! Jamais on ne verra rien de pareil. Tout en parlant de la sorte, et à travers

les pétards que les gamins vous lancent dans les jambes, malgré les injonctions de la police, on arrive chez soi. Les portiers et portières, cloués à leur porte et qui ont tâché d'apercevoir de loin le haut des fusées, vous demandent d'un air honteux des nouvelles de la fête; puis, chacun se couche moulu, harassé, assommé, mais prêt à recommencer quand on voudra, et fermement persuadé qu'il s'est admirablement divertì.

AMÉDÉE POMMIER.

